

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

153 | janvier-mars 2000

Observer Nommer Classer

L'enfant, la race et la hiérarchie

Georges Guille-Escuret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/15>

DOI : 10.4000/lhomme.15

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 291-298

ISBN : 2-7132-1316-9

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Georges Guille-Escuret, « L'enfant, la race et la hiérarchie », *L'Homme* [En ligne], 153 | janvier-mars 2000, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/15> ; DOI : 10.4000/lhomme.15

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

L'enfant, la race et la hiérarchie

Georges Guille-Escuret

- 1 LA RÉCENTE publication dans *L'Homme* d'une réflexion de Lawrence A. Hirschfeld sur l'idée de race chez les enfants est une provocation salubre en même temps qu'un double « coup de panache » de la part de l'auteur puis de l'éditeur. L'antagonisme personnel en moins, la circonstance évoque irrésistiblement le précédent fameux du défi lancé par Marvin Harris à Claude Lévi-Strauss dans cette même revue¹. Saluons alors une audace qui produit les conditions d'un débat loyal et dépourvu de procès d'intention, sans pour autant impliquer de concession préalable, et n'oublions pas de regretter la rareté de telles occasions dans une conjoncture universitaire ridiculement dominée par le fantasme sporifique d'une scientificité consensuelle.
- 2 Lawrence A. Hirschfeld travaille au département d'anthropologie de l'université de Michigan à Ann Arbor, université jadis marquée par l'influence de Leslie White mais qui, aujourd'hui, semble s'imposer comme une des forteresses de la sociobiologie humaine. De fait, bien que l'analyse proposée déclare se situer avant tout dans le champ des « sciences cognitives » et bien qu'elle se place visiblement en retrait des arrogances de la théorie « dure » de l'altruisme, la problématique est imprégnée d'une solidarité à la fois flagrante et sans ostentation avec la sociobiologie contemporaine. Qui plus est, elle aborde de façon originale un thème hautement névralgique et toujours crucial des sciences humaines : la race.
Races et ethnies. Notions refusées, enjeux transposés
- 3 Névralgique, personne n'en doutera et il faut donc situer avec précision les enjeux réels dans leur contexte, en prenant garde d'éviter tout malentendu. Crucial surprendra davantage : n'a-t-on pas assez fait le tour de cette image d'un autre âge, n'a-t-on pas assez dénoncé sa nocivité et décortiqué ses aberrations pour pouvoir enfin estimer à bon droit qu'elle ne parasite plus les disciplines anthropologiques de l'intérieur ? La race serait alors une idée qu'elles auraient à critiquer dans la « société globale » où, certes, elle sévit encore, mais elle n'aurait plus d'incidence dans la recherche proprement dite. Malheureusement, ce n'est pas si simple. Il suffit de rassembler quelques observations rudimentaires pour comprendre que rien n'a été résolu.

- 4 D'abord, pour les naturalistes, « race » est synonyme de sous-espèce et désigne une population dont les particularités biologiques sont assez affirmées pour que l'on y *suppose* une tendance à se constituer en espèce, c'est-à-dire en catégorie irréversiblement séparée. Insistons sur ce point : ce n'est qu'une supposition tenant compte du fait qu'une modification des conditions environnementales reste à tout moment susceptible de contrecarrer le processus. Dans l'histoire humaine, le dernier moment qui suggère un tel cas de figure est celui de la coexistence des Néanderthaliens et des Sapiens modernes.
- 5 De ce point de vue, on peut taxer de racisme toute attitude qui consiste à vouloir protéger l'isolement d'une population, comme si elle était promise à un avenir propre, c'est-à-dire avec l'idée plus ou moins consciente de favoriser son accession future au statut de nouvelle espèce. Dans ce registre, on trouvera ainsi des discours savants très sobres et totalement dépourvus d'intention agressive : par exemple, un texte de vulgarisation signé en 1938 par l'éminent généticien John Haldane, où il émettait des réserves d'ordre médical devant le mélange des races et les migrations intercontinentales².
- 6 Un constat épistémologique élémentaire s'ensuit, avec des implications importantes et méconnues. La race et la sous-espèce s'affichent en notions approximatives. Commodités empiriques visant un niveau de réalité qui varie sensiblement d'une classe zoologique à l'autre, elles oscillent entre les deux authentiques concepts qui, eux, sont en permanence soumis à une authentique évaluation scientifique : *la population et l'espèce*. Clamer sur tous les tons ou sur toutes les longueurs d'onde que la race n'existe pas ne coûte donc rien aux porte-parole des sciences de la vie, puisque toutes les prémonitions du racisme peuvent être entièrement transposées dans une réflexion sur l'évolution des populations³. La même intransigeance sourcilleuse qui s'oppose au nom de la rigueur scientifique à la prononciation du mot « race » sert par ailleurs à repousser comme autant d'insinuations « idéologiques » les inquiétudes suscitées par des conjectures situant l'émergence de certains comportements « sociaux » dans la dynamique des populations : nul n'ignore que ce secteur se pique de compétences sociologiques jusque chez l'homme.
- 7 Convenons sans restriction qu'un réductionnisme biologique, même extrême, n'est pas obligatoirement habité de vieilles phobies racistes. Les accusations lapidaires de ce type qui ont été portées jadis par les « radicaux » américains contre les promoteurs d'un nouveau « darwinisme social » n'ont servi qu'à détourner la pensée du véritable problème : il est faux de dire que la science est parvenue à exclure totalement le racisme, car aucune barrière théorique ni méthodologique ne s'élève aujourd'hui contre son éventuelle traduction dans le cadre de la dynamique des populations. À quoi bon s'égosiller à répéter que « le racisme n'est pas une opinion mais un délit », si l'on passe sous silence qu'une menace apparentée a conquis un droit de cité potentiel dans l'université ? Sous un autre nom, à un autre stade et avec bien moins d'agressivité, certes, mais la porte reste entrouverte.
- 8 En anthropologie, un enjeu crucial – sinon forcément constant et légitime – est reconnaissable au fait qu'il enclenche une concurrence entre nos trois principales sources d'inspiration théorique : le biologique, le psychologique et le sociologique, qui demeurent nos causalités ultimes depuis plus d'un siècle⁴. Flagrants sur des thèmes aussi divers que la parenté, le langage, la violence, l'altruisme, ou, dernièrement, la cognition, ces conflits d'appropriation se manifestent aussi devant toute entreprise s'employant à circonscrire une collectivité humaine, même et surtout quand la tentative émane d'un point de vue disciplinaire particulier (ce qui fut le cas de la race et l'est aujourd'hui de la population).

- 9 Néanmoins, notre époque produit à cet égard un cas de figure spécial : sous prétexte d'un refus des « réifications » abusives, les chercheurs en sciences sociales montrent une aversion grandissante face aux termes destinés à entourer un groupe (à commencer par l'ethnie, la société et la culture). Il est acceptable de parler des traits culturels et des faits sociaux, à la rigueur, mais il l'est moins de parler de cohérence censée les englober. Ainsi, n'est-il pas rare de voir des auteurs se hérissier face au mot « ethnie » ou à l'expression « conflit interethnique » alors même qu'ils mettent par ailleurs leur point d'honneur à se définir comme ethnologues plutôt que comme anthropologues, c'est-à-dire avec la sociologie pour horizon plutôt que la psychologie. Or les naturalistes ne subissent nullement ce mouvement de repli et le résultat est qu'il ne subsiste guère de nos jours entre l'individu et l'humanité qu'une notion respectable pour concevoir théoriquement un ensemble d'êtres humains : la population, telle que la biologie néodarwinienne l'a accaparée et orientée. Il est clair que le réductionnisme y gagnera un monopole sur les propositions « constructivistes ».
- 10 Il faudra bien un jour rechercher les motifs véritables de cet étrange recul en souhaitant qu'ils ne se limitent pas au confort de n'avoir aucun avis à donner ni aucune responsabilité à prendre sur des sujets qui blessent. L'ethnie n'existant pas, l'épuration ethnique tombe en synonymie avec le racisme et nul ne saurait mieux en condamner l'ignominie qu'un biologiste sachant « par expérience » que la race n'existe pas. Les fantasmes forgés par l'histoire nous concernent si peu : l'anthropologie s'intéresse aux structures culturelles, pas à l'écume idéologique. À ce jeu-là, les sciences sociales perdent seulement le droit et les moyens d'expliquer que certains carnages sont autre chose que des « détails ».
- 11 Notons tout de même que les féroces critiques épistémologiques adressées aux notions d'ethnie et de société s'appliqueraient toutes parfaitement aux concepts perpétuellement remaniés, complétés et corrigés que sont l'espèce et la population. Cependant, le masochisme relativiste rencontrant peu d'écho chez les naturalistes, ils n'ont pas abdiqué leur vocation scientifique et il s'ensuit que *leurs moyens de travail demeurent des objets de recherche*. Chez eux, la « réification » de la population, par exemple, retournerait à la race : ils y sont attentifs et s'en défient, sans pour autant renoncer à énumérer des sous-espèces, toujours discutables, au nom de la précision descriptive. En biologie aussi, on traque la structure mais on se garde d'y dissoudre trop hâtivement les sujets et les événements, de manière à ne pas perdre de vue les... détails.
- Du racisme de l'enfant à l'enfance du racisme
- 12 Le décor est planté : les pérégrinations conquérantes du réductionnisme contemporain profitent d'une large démission des perspectives sociologiques plus qu'elles ne la provoquent. Dissocier ces deux aspects reviendrait à opter pour une polémique partielle au détriment d'une ample discussion méthodologique.
- 13 Le trajet inhabituel que suit Lawrence A. Hirschfeld est sur ce plan fort instructif si on refuse de subir passivement l'agencement adroit de ses arguments pour les confronter entre eux dans un autre ordre que celui qui nous est proposé. Ayant pris soin de préciser que non seulement il n'adhère pas à l'idée qu'il existe des différences raciales, mais encore s'y oppose-t-il expressément⁵, il décide de se référer exclusivement à la *notion* de race, non à l'*entité biologique* que le mot aspire à appréhender (p. 17). Impossible ici d'échapper à l'exercice périlleux du résumé : afin d'approcher la genèse de cette conception, son équipe a soumis des enfants américains à des tests psychologiques dont on ne prétendra pas évaluer la pertinence technique. Retenons simplement les choix qui

dépassent un cadre strictement disciplinaire : ces gamins sont *grosso modo* âgés respectivement de sept ans et de onze ans ; ils vivent dans le Middle West mais une esquisse de comparaison est tentée avec une enquête effectuée au Texas. Le résultat présenté est que les pré-adolescents commencent par assimiler la « règle de la goutte de sang » – le fait de classer parmi les Noirs un individu mêlant des caractères « typiques » des Blancs et des Noirs – dans une version plus biologique que celle des adultes. Moyennant une lecture fondée sur l'évolution, la réflexion vise ensuite le rôle d'une « architecture cognitive » munie de compétences innées et, conjointement, l'hypothèse d'une « sociologie intuitive » qui guiderait a priori les êtres humains dans l'acquisition de savoirs sociaux.

- 14 On notera par acquit de conscience une disproportion flagrante entre les moyens scientifiques mobilisés et la fin théorique poursuivie par l'article : l'analyse comparative se situe dans un cadre historique, géographique et thématique très étroit (même si Hirschfeld souligne que son étude n'est qu'une esquisse) et le chemin qui va des tests à la « sociologie intuitive » paraît lui-même très intuitif. Cependant, l'important est que le texte repose sur deux postulats voilés (déductibles comme tels du fait qu'ils prétendent échapper à toute discussion) et sur une « impasse » tactique non exprimée, car l'inconsistance méthodologique du réductionnisme actuellement inspiré par le néodarwinisme dominant se révèle dans ces choix.
- 15 *Premier postulat* : l'existence de la notion de race, posée face à l'inexistence de l'entité biologique correspondante (p. 17). *Second postulat* : « chaque pensée de l'espèce se fonde sur des processus biologiques modelés par cette évolution » (p. 30). Quant à la voie discrètement barrée, on la découvrira dans le contournement du rapport intime entre racisme et hiérarchie.
- 16 La biologie n'a rien à dire sur la race mais elle aurait quelque chose à dire sur le racisme. L'entité raciale n'existe pas, mais l'idée de race existe et l'architecture cognitive innée de l'homme en stimule la formation quand certaines conditions environnementales sont réunies. Un jeu logique assez subtil transparait ici, sous l'égide lointaine de l'axiome du tiers exclu : si « l'existence » de la notion de race est érigée sans autre alternative que l'inexistence de l'entité biologique, la porte est fermée à une interrogation sur le mode d'existence de « l'objet » étudié. La question se résume donc à ceci : être ou ne pas être... une entité. La représentation de la race devient en somme une *CHOSE* dont les dispositifs innés de la cognition peuvent permettre la mise en œuvre en fonction de ce que notre espèce a assimilé dans son patrimoine sur ce sujet particulier. Savoir si Lawrence A. Hirschfeld lui-même croit ou non à cela n'a guère d'intérêt. Gageons que non et qu'à tout le moins sa pensée se voudrait plus circonspecte à cet endroit. Il reste que son argumentation s'appuie formellement sur l'illusion ainsi forgée.
- 17 Ce n'est pas un accident. Le texte rejoint là un défaut primordial de la mouvance sociobiologique : au-delà d'une irréfutabilité au sens popperien sur laquelle on a beaucoup glosé en la rapportant à celle du darwinisme lui-même, elle se révèle carrément inaccessible à une banale et provisoire mise en doute par des contre-exemples. Au contraire, le programme méthodologique du darwinisme, bien qu'irréfutable à proprement parler, rencontre régulièrement des faits qui l'embarrassent nettement : la complexité de l'œil et l'apparition des insectes sociaux, pour prendre les références les plus fameuses, ont été perçues par Darwin et ses successeurs comme des défis à la théorie de la sélection naturelle qu'il faudrait bien un jour relever. Le nouveau « darwinisme social » se dérobe devant ces écueils grâce à l'invocation opportuniste de la toute-

puissance des influences environnementales. Si une observation corrobore une « prévision » sociobiologique, elle confirmerait le modèle de façon éclatante. Et si, à côté, une autre observation semble conduire l'interprétation en sens inverse, c'est que le contexte écologique n'a pas permis au modèle de s'imposer.

- 18 Il semble en aller de même chez Lawrence A. Hirschfeld. Il ne méconnaît nullement que la race est une idée récente que beaucoup de sociétés ignorent : elle n'en est pas moins selon lui une notion « qui existe » et dont il convient de chercher les fondements dans l'évolution humaine. Parce que, pour parodier sa propre paraphrase d'une boutade de Chomsky sur l'acquisition du langage⁶, il a décidé d'avance que la race n'est pas quelque chose que la société fait mais qui arrive à la société, *via* l'enfant (et quand l'environnement l'approuve). Lawrence A. Hirschfeld pardonnera la réplique trop tentante – et typiquement anglo-saxonne – qui consiste à soupçonner en retour sa conjecture de ne pas être quelque chose qu'il entreprend, mais plutôt quelque chose qui lui arrive.
- 19 Que manque-t-il donc à la réflexion du psychologue pour échapper à l'inanité d'une proposition aussi rétive à la confirmation qu'à l'infirmité ? Il aurait fallu que son « esquisse » indique comment une même disposition de l'architecture cognitive pourrait à la fois stimuler la conception de la race dans un certain milieu et induire en des circonstances différentes un autre phénomène répertorié. En l'état, la conviction qu'il défend est une éventualité que lui seul distingue de la nuée des solutions imaginables, et les tests effectués sur les enfants américains ne la soutiennent pas *particulièrement*.
- 20 Passons rapidement sur les dangers mieux connus du second postulat. Il est certes indubitable que les pensées de notre espèce se « fondent » sur des processus biologiques. Néanmoins, les phrases que je suis en train d'écrire se fondent également sur le *big bang* et sur le développement de colonnes vertébrales chez de très anciens animaux : ce sont là des bases lointaines qui « littéralement les rendent possibles » (p. 31). Le réductionnisme ne réside pas dans un *essai* tout à fait légitime de réduire un phénomène culturel à un phénomène naturel, mais dans un *pari* sur le caractère d'ores et déjà accessible de cette réduction. Pari qui nous incite à ne plus chercher dans le culturel une stimulation biologique et à débusquer directement dans la biologie une cause susceptible de nous mener à la manière d'un fil d'Ariane jusqu'au seuil de la culture. Si l'unité de la science transparaît dans un projet, la diversité des sciences s'impose dans l'hétérogénéité de leurs objets : l'anticipation d'un rétrécissement de cette pluralité en l'absence de connexions avérées émane forcément d'une option métaphysique qui est justement censée provoquer la défiance unitaire de la science.
- 21 Quant à l'impasse tactique annoncée plus haut, elle protège ces options : dans la première partie de son article, Lawrence A. Hirschfeld montre toute l'importance du rapport hiérarchique dans l'élaboration sociale de « la règle de la goutte de sang », alors qu'ensuite cette intimité entre la perception de la race et le traitement hiérarchique de l'autre est évacuée de la réflexion théorique. Le caractère « noir » qui, isolément, suffit à induire l'appartenance à la « race noire » indique l'assimilation d'une relation hiérarchique entre les groupes. Or, sous le préau et dans la cour de récréation, quand l'autorité des adultes se relâche un tantinet, les enfants de sept et onze ans baignent dans l'apprentissage de la hiérarchie et de la domination : celui-ci s'exerce a priori sur toutes les cibles imaginables – la taille, le sexe, la corpulence, l'élocution, l'habillement, etc. – et le contexte historique participe à une sélection des supports qui seront à la longue privilégiés grâce à un lent étalonnage des enjeux.

- 22 Toutes les observations présentées par Lawrence A. Hirschfeld, à commencer par celle d'une vision radicale des enfants à distance d'une conception plus pondérée des adultes (notamment sur la comparaison des croisements Blanc/Hispanique et Blanc/Noir), sont explicables dans le cadre d'une acquisition inachevée et encore sommaire des valeurs hiérarchiques. Elles font penser à une sorte d'intégrisme initial, à un fanatisme naïf de récent converti, ou à un discours qui n'a pas encore été confronté à l'obligation de composer avec d'autres. Bref, à des impulsions idéologiques avant qu'elles ne s'accordent et ne se stabilisent dans une cohérence globale. On s'aperçoit alors que le texte de Lawrence A. Hirschfeld s'emploie à contourner la priorité manifeste de cette voie d'interprétation, afin de pouvoir plus librement s'intéresser aux compétences cognitives favorisées par l'évolution quant au regard porté sur l'autre. Si la notion de race existe sans qu'il y ait d'entité biologique correspondante, l'approuver équivaut à adopter un point de vue racaliste, avec la dimension hiérarchique que cela implique immédiatement (et, de fait, seule la communauté scientifique a jadis déclaré qu'elle entendait traiter des ensembles raciaux sans inclure dans son discours un présupposé hiérarchique) : dès lors que l'absence de justification biologique est admise, quel argument nous incite-t-il à imaginer que l'architecture cognitive parvient à stimuler l'élaboration de cette représentation hors du préalable déterminant des obsessions hiérarchiques ? La perspective évolutionniste de Lawrence A. Hirschfeld n'exigeait-elle pas d'envisager l'inégalité d'abord, et la race ensuite ?
- 23 Revenons un peu plus sérieusement sur la formule empruntée à Chomsky : ce qui « arrive » aux enfants peut avoir plusieurs sources, parce qu'il leur arrive de toutes parts beaucoup de choses en même temps. Sous leurs yeux, notamment, le langage et la société s'entremêlent mais ne tombent pas en synonymie : quelle que soit l'issue finale du fameux débat entamé par Chomsky et Piaget sur l'acquisition de la parole, elle ne nous donnera qu'un des nombreux éléments de réponse indispensables pour comprendre comment et pourquoi la société arrive aux enfants pendant qu'ils *se font* à elle. L'adaptation prioritaire qu'une architecture cognitive devrait donc offrir à ces individus que Freud appelait des « pervers polymorphes », c'est la difficile gestion et la redoutable organisation d'un lot formidablement hétéroclite de relations qui s'influencent mutuellement. Dans ces conditions, une analyse séparée sur les sources biologiques aboutissant à l'éventualité d'une notion telle que la race a-t-elle la moindre chance de quitter le stade de la pure rêverie ? Le lien diachronique entre cognition et vision de la race est inobservable hors d'un lien synchronique entre domination et perception d'autrui.
- 24 La solidarité des deux postulats reconnus dans le texte s'éclaire maintenant : parallèlement au rejet intransigeant d'une réification de l'ethnie ou de la société, une complaisance se développe envers la réification implicite des « traits culturels », moyennant leur atomisation. Pareils aux généticiens qui calculent les chances d'expansion d'un comportement sur des millions d'années où toutes choses demeurent égales par ailleurs⁷, des anthropologues américains supputent désormais des adaptations ponctuelles à long terme sans s'inquiéter du fait que la dispersion ainsi suggérée pose un problème colossal. En témoigne l'accueil chaleureux reçu, loin au-delà du réductionnisme avoué, par de récentes spéculations sur la sélection de groupe d'un trait culturel⁸.
- 25 Lawrence A. Hirschfeld ne commet aucune erreur de raisonnement dont il serait l'auteur original et, à ce titre, serait singulièrement responsable. Aux lecteurs de *L'Homme*, imprégnés d'une tradition ancrée dans l'irréductibilité du fait social et dans le

phénomène social total, il a montré la profondeur du fossé qui sépare sa communauté de la leur. Le dialogue est dorénavant impossible, sauf à reprendre la discussion loin en amont, au commencement des programmes : que ce soit aux États-Unis ou en Europe, il ne subsiste pas le moindre point d'accord scientifique sur l'interdépendance des pratiques culturelles, la nécessité de les considérer dans des cadres de référence contrôlés, l'écart problématique entre les causalités diachroniques et les cohésions synchroniques, etc. Aujourd'hui, de part et d'autre de l'Atlantique, l'anthropologie contemple avec une coupable passivité la coexistence des évidences antagonistes qui la déchirent en tous sens. Si l'article de Lawrence A. Hirschfeld parvenait à convaincre les chercheurs appartenant à la tradition de Durkheim et de Mauss qu'il est devenu urgent de revenir aux questions initiales de la discipline au lieu de progresser exclusivement dans des spécialités disséminées que le reste du monde universitaire perd peu à peu de vue, il aurait assurément mérité notre gratitude à tous.

Décalages symptomatiques

- 26 Ce commentaire assez abstrait gagnera à être finalement illustré par deux anecdotes : non des contre-exemples – on a vu pourquoi l'intention serait vouée à l'échec –, mais de simples incitations à sortir des sentiers battus. Une impression de malaise émane en effet de l'article de Lawrence A. Hirschfeld : les tests mentionnés semblent empêcher les enfants de surprendre les hypothèses du psychologue autrement que par une surenchère. Pourtant, nul n'ignore que ce genre de « matériel expérimental » fait souvent merveille dans l'art de balayer la logique des adultes en la prenant à contre-pied.
- 27 Voilà plus d'une trentaine d'années, un couple et leur fils furent invités à dîner chez des amis qui avaient eux-mêmes une petite fille. Juste avant de partir, un frisson d'angoisse atteint le couple : leur hôtes sont noirs, le gamin ne les connaît pas et Dieu sait quelle gaffe il serait capable de commettre ! Ils lui font donc la leçon en bonne et due forme : il y aura une petite Noire avec qui il pourra jouer, c'est tout à fait normal, etc. Après quoi, le repas se passe sans incidents, les enfants s'entendent comme larrons en foire et aucun impair ne vient assombrir la soirée. Cependant, dans la voiture qui ramènera les visiteurs à leur domicile, une petite voix perplexe s'élèvera du siège arrière : – *Dis papa, elle était où la Noire ?*
- 28
- 29 La seconde histoire m'est arrivée personnellement à Brazzaville durant l'été 1974 et l'on comprendra qu'un futur ethnologue en ait conservé le souvenir avec quelque fierté. Visitant le pays avec mon sac à dos, j'avais trouvé dans la capitale un logement au cœur du faubourg de Baongo. Passées les premières heures, où des hommes étaient venus me présenter leurs papiers en me prenant pour l'agent recruteur d'une quelconque entreprise, la présence d'un Blanc dans ce quartier dépourvu de tout attrait touristique avait cessé de surprendre les voisins outre mesure. Au bout de trois jours, ma lampe à pétrole étant vide, j'ai demandé à mon propriétaire de m'indiquer l'endroit où je pourrais la remplir et son jeune fils m'y conduisit. Du coup, je suis sorti des lieux où l'on avait pris l'habitude de me croiser.
- 30 Soudain, j'ai été durement apostrophé par un gamin de huit ou neuf ans, assis sur le seuil de sa case, au moment où je passais devant lui. Impossible de savoir quelle faute il me reprochait, car, malgré mes gestes d'impuissance, il s'était lancé dans une diatribe en langue lari, totalement inaccessible à mon entendement. Mon guide avait un petit rire gêné, l'assistance ne savait manifestement pas sur quel pied danser, et, après quelques minutes d'un sermon émis sur un ton à la fois féroce et glacé, constatant que personne ne

songeait à renchérir sur l'accusation ni à m'arrêter, je me résignai à continuer ma route, très troublé. Au retour, je demandai une explication à mon hôte et, pendant qu'il se faisait raconter l'histoire par son enfant, tout le monde s'esclaffa.

- 31 Cet été-là, un sujet de conversation était sur toutes les lèvres, dont on avait déjà parlé devant moi à plusieurs reprises : à Brazzaville, les vedettes de l'équipe de football choquaient leurs innombrables admirateurs par la pâleur croissante de leur peau. Un traitement chimique coûteux, d'ailleurs réputé fort dangereux, en était la cause. En me voyant tranquillement déambuler dans la rue, mon jeune accusateur avait conclu que je n'étais pas un Blanc, mais bien un Noir « décoloré ». D'où l'opprobre jeté à ma figure : pour déployer tant d'efforts en vue de clarifier mon teint et décrêper ma chevelure, il fallait que j'ai honte de ma race et, dans ce cas, je n'étais plus le bienvenu parmi mes frères.
- 32 Le jeune Congolais, heurté par une information sur laquelle son imagination avait probablement brodé, a certes tiré des conclusions hâtives. Sa déduction d'une identité raciale à partir d'un comportement « trop normal » pour être étranger et sa révolte contre la conjonction de deux supériorités également injustifiables – la clarté de la peau et le privilège économique – n'en méritent pas moins toute l'attention du psychologue autant que celle du sociologue.

33

- 34 * À propos de Lawrence A. Hirschfeld, « La règle de la goutte de sang ou comment l'idée de race vient aux enfants », *L'Homme* 150 : 15-40.

NOTES

1. Cf. Marvin Harris, « Lévi-Strauss et la palourde. Réponse à la Conférence Gildersleeve de 1972 », *L'Homme*, XVI (2-3) : 5-22.
2. John B. S. Haldane, « La génétique humaine et l'idéal humain », in *Le progrès des sciences*, Paris, F. Alcan, 1938, pp. 133-162.
3. Il ne sera ici question de la population que du point de vue biologique et non dans la perspective plus complexe de la démographie. Pour une information générale sur la position de ce concept en sciences naturelles, voir Daniel Dreuil, « Population », in Patrick Tort, ed., *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF., 1996 : 3502-3508.
4. Pour une argumentation détaillée sur cette affirmation, voir Georges Guille-Escuret, *Le décalage humain*, Paris, Kimé, 1994.
5. Précaution pour précaution, il convient de préciser à toutes fins utiles que ce commentaire n'entend en aucune façon laisser planer le moindre doute sur la sincérité de ce rejet.
6. Lawrence A. Hirschfeld propose cette transposition : « La race n'est pas quelque chose que l'enfant "fait" mais quelque chose qui arrive à l'enfant » (p. 36).

7. Pour une critique des témérités du néodarwinisme à ce sujet, voir Georges Guille-Escuret, « L'évolution, "toutes choses égales par ailleurs" : pour une épistémologie interne du darwinisme », in Patrick Tort, ed., *Pour Darwin*, Paris, PUF, 1997 : 785-803.
8. Joseph Soltis, Robert Boyd & Peter J. Richerson, « Can Group-functional Behaviors Evolve by Cultural Group Selection ? An Empirical Test », with comments, *Current Anthropology*, 1995, 36 (3): 473-494.
-

AUTEUR

GEORGES GUILLE-ESCURET

CNRS, Techniques et culture, Ivry-sur-Seine.